Société Nantaise de Préhistoire.

Etudes 1980.

Bulletin N° 2.

SOCIETE NANTAISE DE PREHISTOIRE

Le kjökkenmödding de la Pointe S^t Gildas et les sites néolithiques à microlithes de l'intérieur et des rivages de la Loire Atlantique



Gustave Reffé 1910-1980

GUSTAVE REFFE

Tous ceux qui le connurent ont appris avec une bien grande peine la mort de Gustave Reffé, à la suite d'une longue maladie.

Victime d'un grave accident de circulation ayant entraîné de multiples fractures, il dut rester immobile pendant plusieurs années, sans espoir de retrouver son activité ancienne.

Il en fut certainement très affecté et sa santé périclita de plus en plus.

En lui, nous perdons un ami que nous ne pourrons oublier. Nous garderons le souvenir de l'homme toujours affable, arrivant avec son large sourire aux premières réunions du bureau de notre Société, dont il était membre fondateur.

D'une parfaite droiture, toujours conciliant, il fut de ceux qui aidèrent notre groupe à surmonter les soucis de ses premières années.

En publiant la découverte qu'il fit il y a déjà plus de vingt-six ans, nous avons voulu mettre en évidence deux traits de son caractère, la modestie et le désintéressement.

Il avait parfaitement mesuré l'importance du site qu'il venait de trouver. Il pensa que d'autres pourraient, mieux que lui, l'étudier, et le laissa intact.

Qu'il serve de modèle à ceux qui, dans le but de satisfaire leur passion de la collection, appauvrissent nos gisements de surface et peu à peu suppriment la possibilité de les étudier.

En hommage à Gustave REFFE

LE KJOKKENMODDING DE LA POINTE SAINT GILDAS

ET LES SITES NEOLITHIQUES A MICROLITHES

DE L'INTERIEUR ET DES RIVAGES DE LA LOIRE-ATLANTIQUE

Gustave Reffé aimait la mer avec passion. Sur son petit voilier, dès la belle saison revenue, il descendait fréquemment la Loire et se rendait à l'île d'Yeu où il possédait une villa près du Port de la Meule.

Il connaissait le site dans ses moindres détails. Il en appréciait particulièrement le charme qu'il savait faire partager à ses nombreux amis.

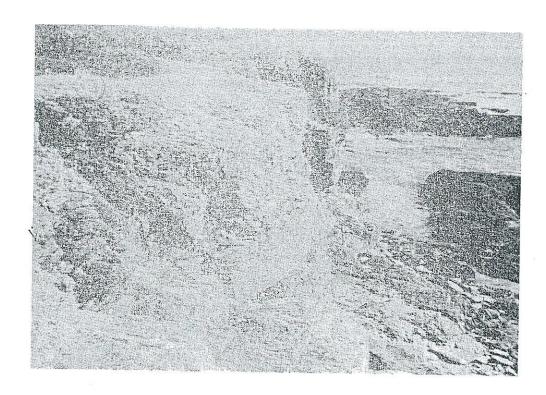
Pourquoi, le 18 avril 1954, jour de Pâques, était-il resté sur le continent ? Le vent n'était-il pas favorable, ou l'affaire industrielle de notre ami avait-elle absorbé son temps au point de ne plus lui laisser celui nécessaire au voyage ? Nous ne le savons pas.

L'attrait de la mer le conduisit ce jour-là, en compagnie de son épouse, à la Pointe Saint-Gildas.

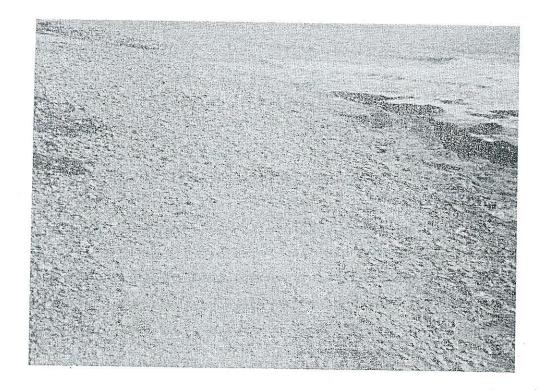
D'un point voisin du sémaphore, sur le bord même de l'océan, à quelques mètres d'une profonde entaille ouverte par les flots dans le socle rocheux, il apercevait l'île de Noirmoutier barrant l'horizon. Pour lui, il n'était pas de plus agréable détente que la contemplation des vagues s'écrasant sur les rochers ou apportant leur frange d'écume sur l'étroite bande de sable de l'estran.

Ayant baissé les yeux, il vit à ses pieds, parmi les cailloux lavés par les embruns, des lames de silex d'un blanc de porcelaine. Il en ramassa quelques-unes et les trouva bien différentes de celles récoltées tout au long du rivage, de la Pointe Saint-Gildas jusqu'à Sainte-Marie de Pornic.

Les membres de la Société Nantaise de Préhistoire, et en particulier Gustave Reffé, connaissaient bien les silex de la côte. En réponse à une demande de fouilles présentée quelques années plus tôt, Monsieur Giot, Directeur de la Circonscription



Dans l'angle gauche en haut le kjökkenmödding. Au-delà de l'entaille creusée par l'océan dans le socle rocheux, barbelés posés par les Allemands. Devant eux zone balayée par les embruns.



Zone lavée par les embruns

les Antiquités Préhistoriques de Bretagne, avait judicieusement conseillé :

"Avant de vous attaquer à des gisements qui ne sont pas en danger, il est plus tile de recueillir ce qui est susceptible d'être détruit par la mer."

Il pensait sans nul doute au matériel signalé soixante-dix ans plus tôt par litre de Lisle dans le Dictionnaire Archéologique de la Loire-Inférieure (1):

"Les silex sont abondants sur toute la côte sud de La Plaine : quelques-uns sont clatés de façon à ressembler à certains outils préhistoriques, mais on en trouve assez peu ayant un caractère archéologique bien tranché."

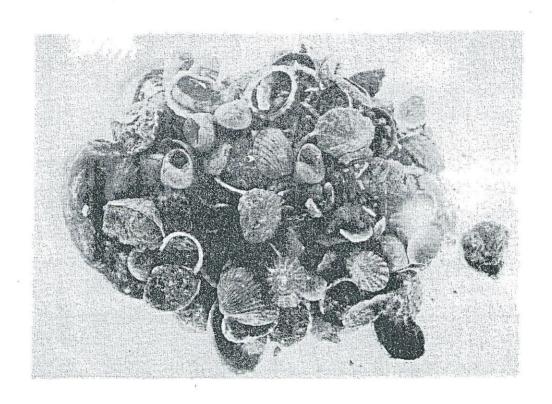
Deux membres de la Société, Messieurs Charron et Chenantais, avaient, dans un Bulletin de la Société Préhistorique Française (2), pris date pour un gisement situé à Port aux Goths sur la commune de Préfailles. D'autres avaient recueilli plusieurs nilliers d'éclats, de petites lames, de nuclei, de pièces retouchées, sur les parties du littoral surplombant l'océan, là où les embruns avaient emporté la mince couche de terre. Ils en avaient également ramassé dans les talus du chemin douanier courant parallèlement à la côte, et dans les déblais des terrassements allemands. Dans ces deux derniers cas, ils étaient fréquemment accompagnés de tessons de céramique sans décors, ai caractères permettant de les attribuer à une civilisation bien définie. L'industrie lithique ne présentait le plus souvent aucune trace de patine.

Notre ami se rendit compte immédiatement que ce qu'il venait de découvrir était bien différent et mesura l'importance de la chose. S'étant retourné, il aperçut, à travers un réseau de barbelés et de chevaux de frise tout proche, un amas de charbons d'où sortaient des quantités de coquilles de patelles et de petits silex blancs.

La guerre était terminée depuis neuf ans, mais les défenses établies par les Allemands pour s'opposer à d'éventuels débarquements alliés, subsistaient parallèlement au rivage. Les ouvrages de béton étaient peu nombreux. La côte n'étant pas propice à la venue de gros bateaux, les craintes de l'envahisseur étaient réduites. Il s'était contenté d'établir des barrages de fils de fer ronces, derrière lesquels se trouvaient des trous pour tireurs isolés et de courtes tranchées. Les déblais rejetés du côté de la mer constituaient des parapets destinés à protéger les occupants.

Il est probable qu'avant ces travaux, l'amas coquillier était recouvert de terre et se présentait comme une petite butte parmi d'autres constituées de sable. Elle fut écrêtée pour la pose des barbelés. Les charbons furent mis à nu, mais la difficulté d'accès résultant de la présence du réseau de défense écarta les visiteurs d'après guerre et retarda la découverte.

Si notre regretté collègue avait été un collectionneur plus qu'un préhistorien,



Echantillon du Kjökkenmödding Entre les coquilles on aperçoit la couche cendreuse

il aurait démantelé le gisement pour recueillir les silex et satisfaire sa passion. Loin d'agir ainsi, il se contenta de mettre dans sa poche, en tant que pièces à conviction, les quelques lames recueillies.

Le surlendemain, il me téléphona pour me faire part de sa découverte. A mon tour, j'alertai mes collègues du bureau de la Société et nous décidâmes d'aller tous ensemble dès que possible, à la Pointe Saint-Gildas.

Il nous fut aisé de reconnaître immédiatement la nature du site. Nous étions en présence d'un kjökkenmödding.

Pour faciliter son étude, il fut convenu entre nous que toutes les pièces recueillies seraient remises à la Société. Monsieur Giot fut informé dès le lendemain. Il assista à notre réunion de juin, au cours de laquelle les récoltes lui furent présentées.

Suivant une coutume de l'époque, une prise de date au nom de Gustave Reffé fut annoncée dans le Bulletin de la Société Préhistorique Française (3).

L'un de nous fut chargé de l'étude. Il établit une statistique des éléments recueillis et conserva longtemps le matériel sans le publier. En 1958 il le rendit à la Société qu'il avait préalablement quittée.

Je pris par la suite contact avec le Docteur Tessier, de Tharon, qui, sur la côte nord de la Pointe Saint-Gildas, venait de découvrir des éléments de briquetages. Dès cette première rencontre, il me fut aisé de remarquer le sens aigu de la recherche possédé par le docteur. L'observation d'indices, qui échapperaient à beaucoup, lui permet souvent d'identifier des sites archéologiques. Ce jugement devait se confirmer par la suite à la lumière de ses nombreuses découvertes dans la région ouest du Pays de Retz.

Je lui fis connaître les sites repérés par les divers membres de la Société Nantaise de Préhistoire, "sur les éperons rocheux dégarnis par le vent et les embruns", mais également à Port aux Goths en retrait de la côte.

Il fut demandé à chacun d'entre nous de cesser les recherches sur le rivage afin de ne pas gêner celles du docteur. Ce dernier les mena avec persévérance pendant de nombreuses années, tout en continuant ses investigations dans l'arrière-pays.

La première publication concernant ses observations parut dans le Bulletin N° 7-8 de la Société Préhistorique Française en 1960 (4). Elle mentionnait, outre les silex recueillis sur la côte sud de la Pointe Saint-Gildas qu'il supposait "mésolithiques" à cause de la présence parmi eux de microlithes, d'autres gisements néolithiques et les premiers éléments de briquetages découverts par lui au nord de la Pointe Saint-Gildas.

La présente note, écrite en hommage à notre regretté collègue Gustave Reffé, a voulu montrer l'importance de la découverte du kjökkenmödding en comparant l'outillage recueilli sur le site avec celui rencontré tout au long de la côte, non seulement au sud de la Pointe Saint-Gildas, mais également sur les rivages rocheux au nord de la Loire, là où les embruns, en lessivant le sol, facilitent les recherches. Il est, on le verra, fort différent (a).

Auparavant, il nous a semblé utile de faire quelques remarques sur l'emploi d'un terme qui, loin de simplifier le problème des industries post-paléolithiques, apporte une confusion inutile.

⁽a) Exception doit probablement être faite pour le dépôt coquillier découvert en 1967 à peu de distance du premier et qui, malheureusement, fut totalement détruit.

EPIPALEOLITHIQUE, MESOLITHIQUE, MICROLITHISME

En grec, épi signifie sur, au-dessus. Dans une coupe où la stratigraphie n'a pas été perturbée, la couche épipaléolithique est celle directement superposée au niveau paléolithique. En fait, il est extrêmement rare de rencontrer des sites où les occupations humaines ont été continues, depuis le Magdalénien marquant la fin du paléolithique supérieur, jusqu'au Néolithique.

Nous ne connaissons que deux gisements répondant à ces conditions : le Mas d'Azil, en Ariège, et Le Martinet à Sauveterre-la-Lémance (Lot-et-Garonne). C'est à eux que G. Goury avait en 1932 (5) réservé l'appellation "épipaléolithique", donnant au Tardenoisien celle de Prénéolithique.

Le docteur Rozoy a cherché une autre définition de l'épipaléolithique. Il lui donne :

Comme limite supérieure :

- le néolithique, où l'homme devient producteur et constitue des réserves, ces faits étant attestés par certaines inventions, meules, poteries.

Comme limite inférieure :

- l'introduction massive des armatures microlithiques dans l'outillage.

Nous ne pouvons être d'accord avec ce critère. Si nous l'admettions, nombreux seraient les sites de Dordogne (7) appartenant à l'épipaléolithique bien que présentant une faune froide et des os gravés ; et où classerait-on ceux, qui chaque jour se font plus nombreux, où on trouve des microlithes avec des pointes de flèches et de la céramique ?

Pourtant, J.G. Rozoy dit préférer le terme épipaléolithique à Mésolithique qui, pense-t-il, "laisse supposer une transition entre le Paléolithique et le Néolithique alors qu'il n'y a aucunement passage à la production".

Nous ne voyons pas que Méso, qui signifie milieu, implique forcément une évolution plus ou moins continue. En tout cas, ce n'est pas le sens que le créateur du terme Mésolithique, J. de Morgan, lui donnait en 1909 (8). Il voulait "dénommer l'ensemble des industries reconnues entre le Magdalénien et le Néolithique". Il englobait le "Tourassien", auquel on substitua plus tard l'Azilien, le Campignien et le matériel découvert dans les kjökkenmöddingen. Il comblait ainsi le hiatus que G. de Mortillet avait supposé en 1872 (9) mais sur lequel il revenait deux ans plus tard en déclarant

qu'"il n'était probablement qu'une simple lacune de nos connaissances".

Il devient de plus en plus certain qu'au Néolithique, les microlithes furent largement utilisés. On a souvent invoqué des mélanges de couches archéologiques pour expliquer la présence simultanée de tessons de céramique et de microlithes. Mais la répétition de tels faits ne peut toujours être accidentelle. Il faut se rendre à l'évidence et admettre que l'imprécision des fouilles anciennes est pour une bonne part responsable du retard à constater la chose.

On doit bien sûr éviter l'erreur inverse et penser que tout site néolithique comporte des microlithes. L'outil est destiné à satisfaire un besoin qui varie suivant les lieux et les individus. Cela fut vrai aux temps préhistoriques et l'est encore.

Sur un îlot de Brière qui jamais ne fut cultivé, la Butte aux Pierres, nous avons recueilli des microlithes dans un niveau chasséen avec de la poterie décorée (10). Pourtant, lors de fouilles précédentes, H. Quilgars (11), qui avait mis à jour de nombreux silex "à contours géométriques", déclarait : "A la Butte aux Pierres, je ne puis signaler aucune découverte de poterie".

Nous qui récoltions les tessons par milliers et qui dans chaque sondage en rencontrions, étions intrigués par son affirmation. Des recherches furent entreprises pour percer ce mystère. Nous nous aperçûmes qu'à la périphérie de l'îlot, si le silex abondaient, la céramique semblait absente. Un examen méticuleux nous fit observer des taches brunes dans la terre grise. Dans celle-ci, saturée d'eau, les tes sons mal cuits s'étaient totalement délités. Il est probable que Quilgars, influenc par la description du site faite par P. de Lisle (12) disant que "Les petites plage de sable qui entourent cette île sont jonchées d'éclats de silex parmi lesquels nou avons recueilli bon nombre d'outils, lames, grattoirs allongés, flèches à tranchant transversal, haches en pierre polie, etc.", avait limité ses recherches à la frange de l'îlot inondée chaque année. Il avait rencontré les microlithes mais la poterie n'existait plus.

C'est pour la même raison qu'à la Pointe Saint-Gildas et sur tous les éperons rocheux battus à chaque marée par les embruns, nous n'en trouvions pas, alors que plus en arrière nous en découvrions dans les déblais des travaux de terrassement.

On aurait certainement intérêt à tamiser les terres des sites néolithiques fouillés autrefois et même celles voisines des mégalithes. Les déblais n'ont pas dû être emportés bien loin et nous ferions très probablement des découvertes intéressantes.

Lors de l'étude des dolmens de Dissignac, J. L'Helgouach (13) a recueilli dans les terres utilisées pour le nivellement du sol à la périphérie des mégalithes, une abondante industrie lithique comportant de nombreux microlithes : triangles scalènes parfois très petits, pointes du Tardenois, quelques segments de cercle, pointes à troncature oblique, etc. Dans la partie supérieure de cette couche, les tessons de céramique étaient nombreux, et à tous les niveaux ont été trouvées des graines de vesce. A noter qu'à la Butte aux Pierres, nous en avions également découvert lors de la fouille du cairn N° 1.

L'étude palynologique de L. Visset a montré une abondance de plantains et de chardons traduisant une activité humaine intense avec défrichement et élevage.

Les poteries rencontrées à Dissignac dans la couche à microlithes sont des récipients globuleux avec parfois des tétons perforés. La couche a livré des charbons de bois, et trois datations ont donné entre 5100 et 4600 BP, situant l'occupation dès la première partie du Ve millénaire. Il s'agit donc d'un néolithique ancien.

Pour expliquer la présence de microlithes à la Butte aux Pierres dans un milieu chasséen, appartenant donc à un néolithique moyen, J.G. Rozoy écrit (14) :

"Il faut dire qu'on ne connaît pas dans la région de néolithique ancien et que le contact des armatures microlithiques avec le néolithique moyen se place donc après l'irruption du néolithique dans la région."

Il y a là une erreur. Le tumulus de Dissignac abrite deux dolmens à couloir, type de monuments que J. L'Helgouach identifie parmi les édifices les plus anciens de la façade atlantique. Ce ne sont pas des exceptions. On en rencontre tout autour de la Brière. Malheureusement nous ne connaissons pas le mobilier qu'ils contenaient car ils ont été fouillés à une époque lointaine où d'ailleurs les microlithes n'avaient pas encore été remarqués.

Depuis une trentaine d'années, nous avons repéré dans notre département un très grand nombre de stations néolithiques de surface. Il nous est malheureusement impossible de les dater car elles ont été retournées depuis des millénaires par les travaux agricoles. Le matériel est dispersé parfois sur une grande surface et les charbons que nous pourrions récolter auraient des origines diverses. Sur ces sites, nous rencontrons de la poterie néolithique, mais aussi fréquemment des microlithes et des pointes de flèches, soit à tranchant transversal, soit le plus souvent à pédoncule et ailerons.

Bien avant nous, ces mêmes constatations avaient été faites aux Cléons, au sud de Nantes, avec une complication supplémentaire, le lieu ayant continué à être habité

jusqu'au Mérovingien.

A Mauves-sur-Loire, au lieu dit Le Malsif (déformation de Massif) près de la Droitière, j'ai recueilli, il y a une trentaine d'années, des microlithes parmi de nombreuses pièces néolithiques.

Henri Quilgars a signalé, sur la côte du Croisic, près de la "Vigie de la Romaine", malheureuse déformation de Ar ru men (La pierre rouge en breton), un site à microlithes (11). L'industrie est identique à celle recueillie sur les éperons rocheux du sud de la Pointe Saint-Gildas. Là encore, les embruns ont détruit la poterie, mais on trouve de nombreux grattoirs et des flèches tranchantes. (Il en figure d'ailleurs dans L'Anthropologie de 1899).

Son étude de la station de Gras demanderait à être entièrement reprise. Les pièces en bec d'oiseau de Gras et de Kerlo sont des micro-burins ratés. La découverte de tessons de poterie, de flèches à pédoncule et ailerons ou foliacées, dans la couche à microlithes, confirme ce que nous avons vu ailleurs.

Bien sûr, on ne peut le suivre dans ses conclusions sur la pérennité de l'usage des "silex à contours géométriques".

Comme lui, nous avons trouvé des microlithes tout autour du tertre de Brétineau, soit entre l'étang de Sandun et la Butte et entre Brétineau et Boga.

Je suis né dans le Tardenois, à huit kilomètres de Coincy-l'Abbaye. De bonne heure, j'ai connu le gisement découvert par E. Taté en 1885. J'y ai fait des recherches et ai recueilli une quantité importante de microlithes. J'ai fait par la suite connaissance de E. Vignard et lui ai présenté chez lui, à Athis-Mons, un lot de mes récoltes. En 1966, sachant que le Docteur Rozoy s'intéressait aux microlithes, j'ai emporté à son intention au Congrès d'Ajaccio une caissette en contenant plusieurs centaines. Je lui ai fait part de mes observations, tant à Coincy qu'à Montbani.

En ce qui concerne Coincy, on se souvient que, dès la découverte du gisement en 1885, E. Taté signalait la trouvaille de deux pointes de flèches "robenhausiennes", l'une à pédoncule, l'autre sans pédoncule (15). Sur le même site, Gardez découvrait une pointe de flèche brisée à ailerons tranchants (16). Raoul Daniel a recueilli en surface "une très belle pointe à ailerons du type le plus récent, une autre en forme de feuille et un petit fragment à retouches bifaciales".

J'ai moi-même découvert à La Sablonnière, en un point où on avait prélevé du sable, soit en bas de pente légèrement à droite par rapport au chemin d'arrivée au

gisement, une très belle pointe de flèche parfaitement intacte, à pédoncule et ailerons, recouverte d'une pellicule calcaire, ce qui semble indiquer qu'elle ne provenait pas de la surface. Au même endroit, le même jour, j'ai trouvé plusieurs scalènes,
pointes du Tardenois, micro-burins et de nombreux déchets de taille.

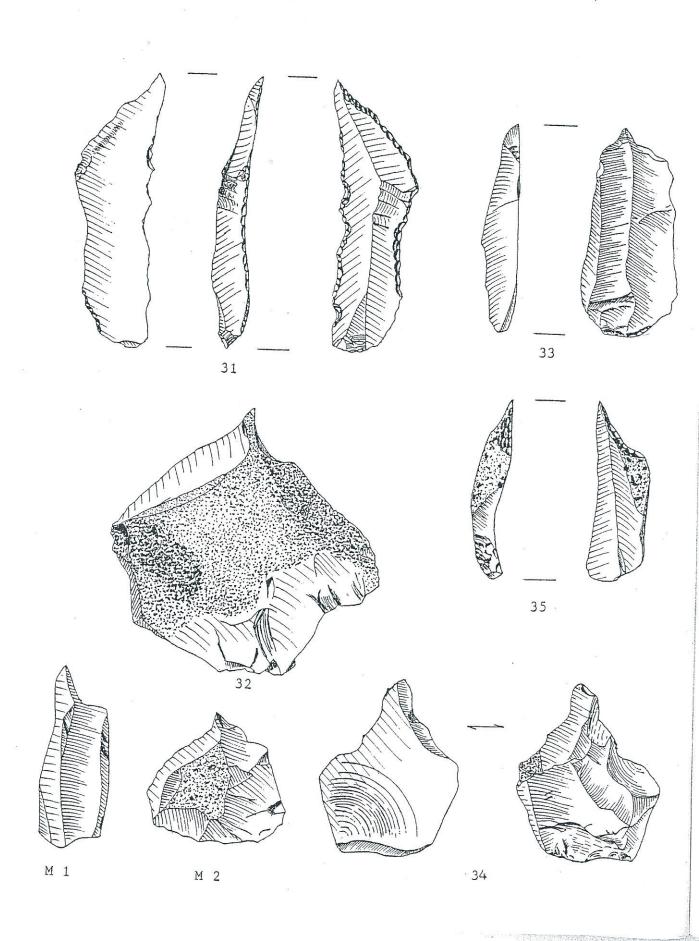
Faut-il penser, avec J.G. Rozoy, qu'il s'agit là "d'outils néolithiques intrusifs" ? R. Daniel le crut d'abord et il l'indique (15) puis revenant sur son jugement il ajoute en bas de la même page :

"Mes nouvelles recherches dans le Tardenois m'obligent à modifier ces conclusions, car j'ai trouvé, dans un gisement Tardenoisien type, une remarquable pointe de javelot denticulée et à pédoncule".

A La Hottée du Diable, à peu de distance de La Sablonnière, où l'industrie est exactement identique, il dit :

"J'ai eu la bonne fortune de trouver une belle pointe de flèche à ailerons de facture robenhausienne".

On voit qu'en de nombreux endroits, microlithes et pièces représentatives de l'industrie néolithique sont recueillis ensemble. Il devient bien difficile d'admettre une intrusion d'objets néolithiques en milieu mésolithique, et n'est-il pas plus logique de considérer que l'usage des microlithes, apparu au magdalénien, s'est prolongé à travers le mésolithique, puis le néolithique, et même plus tard (17), tout simplement parce qu'il répondait à un besoin.



ETUDE DU KJOKKENMODDING

Il se présentait comme un monticule, couleur terre de Sienne foncé, ayant approximativement 2,50 m de longueur. Sa largeur primitive ne devait pas dépasser 0,80 m, mais les travaux allemands avaient dispersé une partie des charbons, coquilles et silex sur une bande d'environ deux mètres. C'est grâce à l'éparpillement des pièces archéologiques que notre collègue avait été alerté. Au moment de la découverte, la hauteur de la petite butte ne dépassait guère 0,25 m au-dessus du sol. Dans la partie restée intacte, la masse charbonneuse n'était pas mélangée au sable.

Avec le recul du temps, nous nous rendons compte que nous avons commis une grave erreur en croyant que sous l'enchevêtrement du réseau de barbelés, le site était provisoirement à l'abri. Il aurait fallu créer un dispositif permettant d'emporter le kjökkenmödding en un seul bloc pour le mettre en lieu sûr. La chose n'était aucunement impossible étant donné ses faibles dimensions.

Notre désir d'éviter de le détruire nous empêcha de l'étudier méticuleusement et les pièces rassemblées par les membres de la Société furent uniquement celles dispersées autour du dépôt ou prélevées à sa surface pour éviter qu'elles attirent l'attention.

Nous nous aperçûmes par la suite que des déprédations intervenaient sur le site et apprîmes un jour que la municipalité de Préfailles avait fait niveler le terrain pour établir un parking.

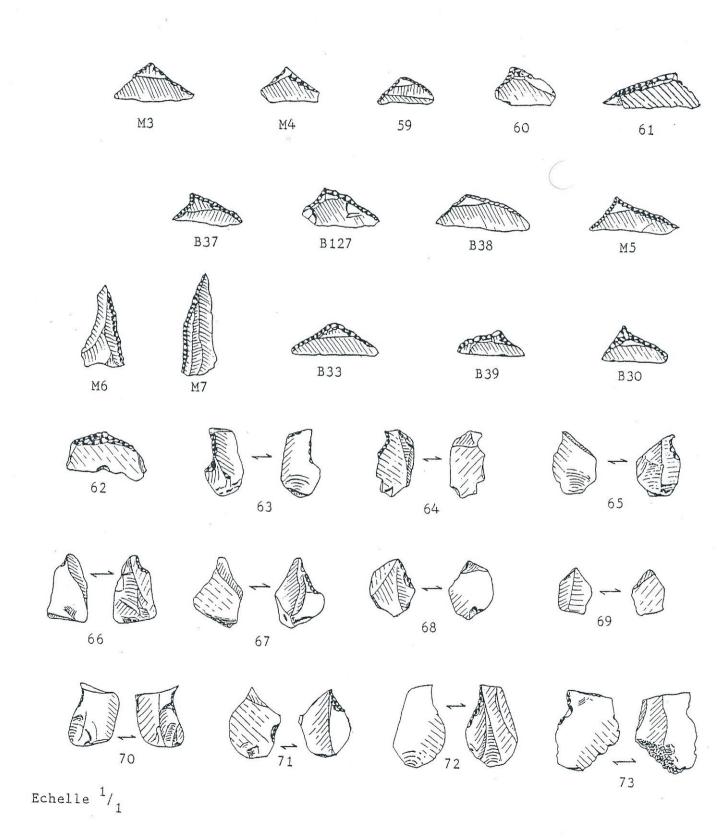
Entre temps, le Docteur Tessier avait heureusement recueilli un petit nombre de pièces, et un de nos collègues (P. Pouzet) avait eu la bonne idée de prélever un échantillon de l'amas coquillier.

On constate que patelles et littorines de plusieurs espèces dominent. On trouve également des coques (cardium edule) et quelques moules.

Il avait également ramassé des silex qu'il remit il y a deux ans au Muséum d'Histoire Naturelle de Nantes.

La datation des charbons, effectuée par le laboratoire de Gif-sur-Yvette, a donné 7520 ± 140 ans B.P. Le dépôt est donc bien mésolithique.

C'est en lisant l'ouvrage du Docteur Rozoy (18) que nous avons appris la découverte d'un second amas de coquilles "dans un humus noir riche en matières organi-



ques". Sa surface était considérable à côté du kjökkenmödding de G. Reffé, puisqu'il est indiqué comme ayant 20 mètres de longueur, 6 de largeur, avec une hauteur de l'ordre de 0,50 m. Il fut, hélas, détruit en 1967-68 pour amender la terre des jardins voisins.

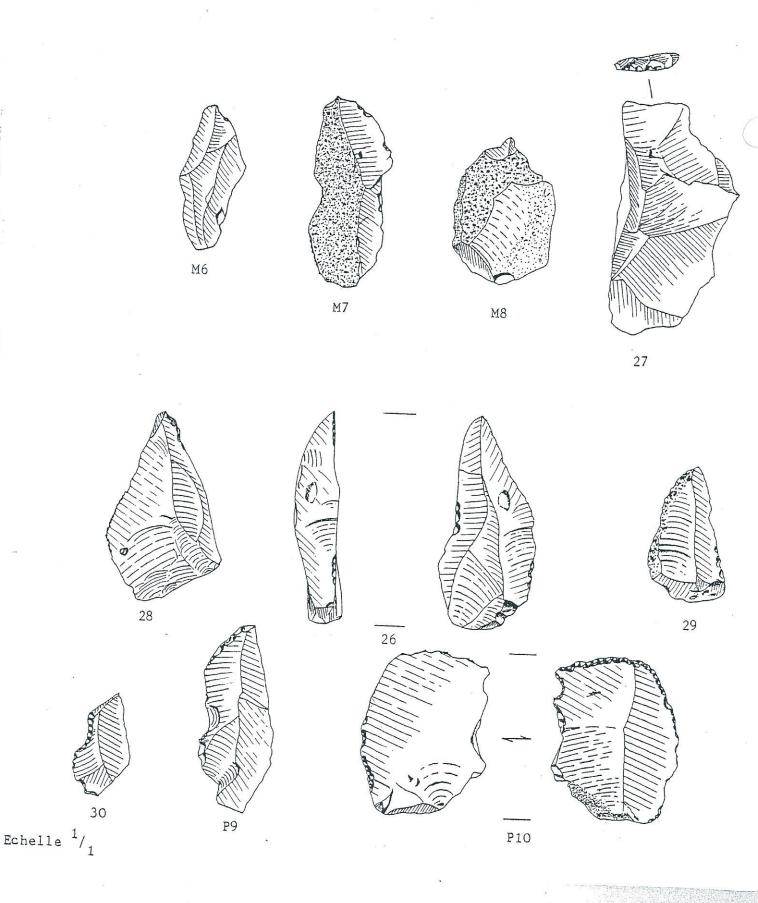
Les dimensions données par le Docteur Rozoy au dépôt découvert en 1954 sont inexactes. Les photographies que nous publions, prises en 1954, montrent sa position par rapport au bord de mer. On aperçoit les barbelés sous lesquels il se trouvait et la continuation des travaux de défense allemands de l'autre côté de l'entaille ouverte par les flots dans la falaise rocheuse.

Nous croyons également utile de faire remarquer qu'à l'époque où fut constitué le dépôt coquillier, le rivage était beaucoup moins distant du site que pense le Docteur Rozoy. Il écrit :

"En fonction d'un niveau de la mer plus bas de 10 m (Ters 1973), le rivage était quand même à près d'un kilomètre."

En étudiant les cartes marines, on s'aperçoit que la profondeur de l'océan croît très rapidement à partir de 300 mètres de la côte actuelle et qu'à 500 mètres elle est déjà de plus de 12 mètres au- dessous du zéro du N.G.F. (Il ne faut pas oublier que le zéro des cartes marines est différent de celui du N.G.F.).

Les mangeurs de coquilles de la Pointe Saint-Gildas n'étaient donc pas très éloignés de leur source d'approvisionnement.



Différences entre les industries provenant du kjökkenmödding et celles recueillies tout au long de la côte et à Port aux Goths

Une chose frappe quand on compare les pièces provenant de l'amas coquillier et celles trouvées tout au long de la côte au sud de la Pointe Saint-Gildas.

Les premières sont d'un blanc de porcelaine, alors que rares sont parmi les autres celles profondément cacholonnées. Certains éclats sont aussi frais que s'ils venaient d'être taillés. Les silex sont en très grande majorité jaunes ou gris. On en trouve quelques noirs, mais il y a également des éclats de quartzite gris.

Or nous avons depuis très longtemps remarqué que l'emploi du quartzite s'est considérablement développé au cours du néolithique.

Citons, à titre d'exemple, deux gîtes, Bégrol et La Canterie, l'un magdalénien, l'autre néolithique. Le premier, sur la rive droite de la Sèvre, commune de La Haye-Fouassière, fournit une industrie presque exclusivement en silex, l'autre, en face, sur la rive gauche, comporte 97 % de pièces en quartzite gris.

Au Breil, commune de La Haye-Fouassière, l'outillage est magdalénien pour la plus grande part. Il est réalisé en silex. Au même endroit, on trouve du Néolithique avec quelques microlithes. Il est en quartzite gris.

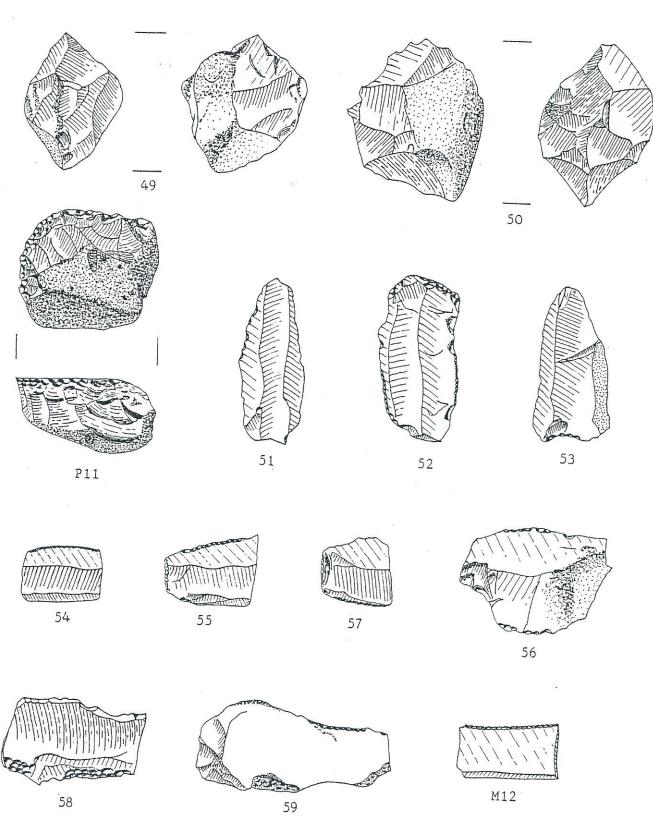
L'océan rejette à la côte des galets de silex provenant de bancs immergés et peut-être, pour la côte sud de la Loire, celle du Pays de Retz, de rognons apportés par le fleuve.

Les occupants des rivages n'ont donc pas connu pour leur approvisionnement en roches fournissant des éclats tranchants, les mêmes problèmes que les hommes de l'intérieur des terres, mais les rapports qu'ils entretenaient entre eux expliquent la présence des quartzites sur la côte.

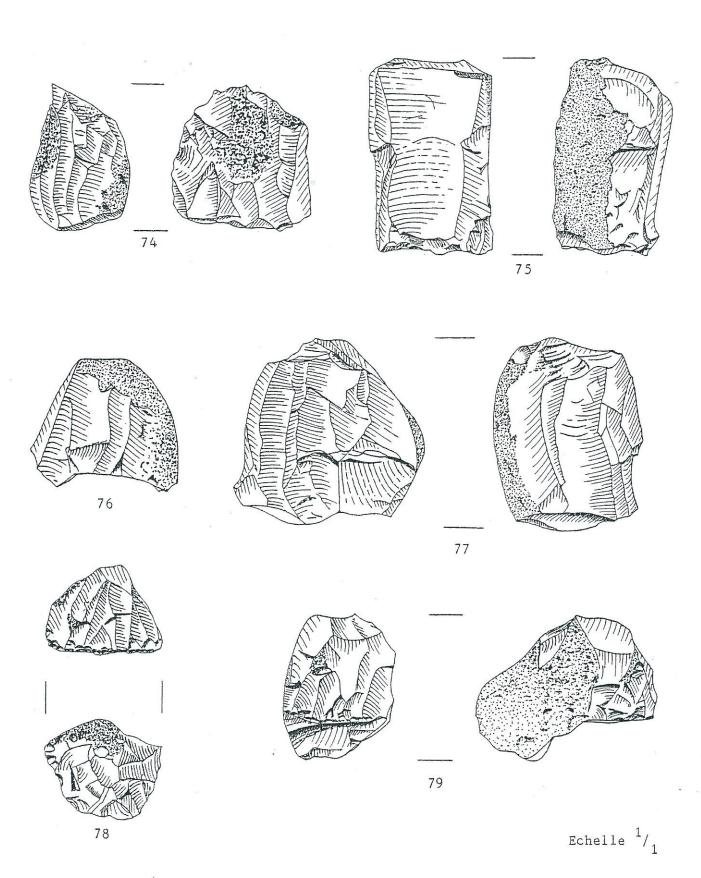
On constate également une grande différence dans le débitage des lames et le travail des pièces.

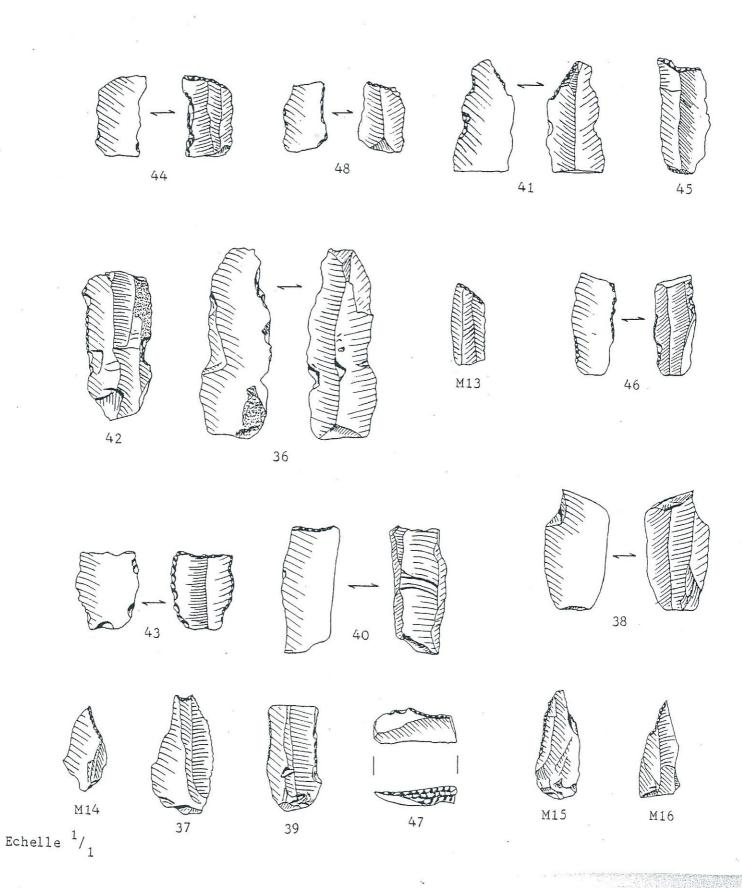
Les nuclei du kjökkenmödding sont, la plupart du temps, de plus grande taille que ceux des autres points de la côte. Le détachement des lames est régulier. Mais c'est dans la taille des petites pièces que les différences sont les plus marquées. Les scalènes, par exemple, présentent des retouches abruptes sur tous les exemplaires provenant de l'amas coquillier. Ils sont taillés à grands éclats ailleurs.

L'homme manque de temps. Il a, comme dit une chanson célèbre, inventé le travail. Pris par ses multiples occupations, il n'a plus la possibilité de fignoler.



Echelle 1/1





Il cherche le fonctionnel, rapidement réalisé, et le scalène est remplacé par la pointe à éperon.

Il est à remarquer, et c'est ce qui avait frappé G. Reffé, que de nombreuses lames présentent des pointes. Il est possible qu'elles aient été utilisées pour ouvrir les coquilles ou les détacher des rochers. Il est probable que celles représentées p. 16 répondaient à cette préoccupation.

Les couteaux à dos sont relativement nombreux (p. 20, N^{os} 29 - 30 ; p. 22, N^{os} 58 - 59 - M12).

49 et 50 sont des pièces bifaciales qui ne semblent pas avoir été rencontrées ailleurs dans le voisinage.

Les petites lames et éclats retouchés et utilisés abondent (52 - 54 - 55 - 56 - 57).

P11 est un très beau grattoir épais.

Nota - Les pièces repérées par un nombre font partie de la collection de la S.N.P. Celles où le nombre est précédé d'une lettre appartiennent à des particuliers.

Nous n'avons pas fait état des éléments présentés dans l'ouvrage du Docteur J.G. Rozoy "Les derniers chasseurs".

Il serait, pensons-nous, logique que tous les éléments recueillis sur les deux kjökkenmöddingen soient rassemblés en deux groupes et déposés dans un musée après étude.

Mais obtenir une telle chose est difficile. On reproche à la muséologie moderne l'enfouissement des collections dans des tiroirs rarement accessibles aux chercheurs. Sont le plus souvent présentées des pièces exceptionnellement belles que le visiteur non averti prend comme monnaie courante. Ainsi s'entretiennent des idées fausses sur la vie des peuples préhistoriques. Pour éviter de telles choses, il suffirait d'explications données par une bande magnétique ou par un gardien-guide compétent, quitte à majorer le prix des entrées pour amortir les dépenses.

G. BELLANCOURT
Décembre 1980

BIBLIOGRAPHIE

- 1 P. DE LISLE Dictionnaire Archéologique de la Loire-Inférieure. 1882. et
 Bulletin de la Société Archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure, 1885,
 ler semestre, Arrondissement de Paimboeuf, La Plaine, p. 33.
- 2 J. CHARRON et M. CHENANTAIS B.S.P.F., 1953, p. 290.
- 3 G. REFFE B.S.P.F., 1954, p. 408.
- 4 Docteur M. TESSIER Découverte de gisements préhistoriques aux environs de la Pointe Saint-Gildas. B.S.P.F., 1960, p. 428-432.
- 5 G. GOURY L'homme des cités lacustres. Tome I, p. 130.
- 6 Docteur J.G. ROZOY Les derniers chasseurs. Tome I, p. 15.
- 7 D. et E. PEYRONY Gisement préhistorique de Crabillat. Ses rapports avec les dépôts à formes géométriques du Paléolithique supérieur et du Mésolithique. B.S.P.F., 1941, p. 1 à 20.
- 8 J. DE MORGAN Les premières civilisations. Paris, 1909.
- 9 G. et A. DE MORTILLET Le Préhistorique Origine et antiquité de l'Homme. 1883 et 1900.
- 10 G. BELLANCOURT Découverte au voisinage de l'estuaire de la Loire d'un habitat chasséen superposé à un néolithique à poteries non décorées. Congrès Préhisto-rique de France, Ajaccio, 1966, p. 161-168.
- 11 H. QUILGARS L'industrie des silex à contours géométriques aux environs de Guérande. L'Anthropologie, Tome X, N° 6, 1899.
- 12 P. DE LISLE Dictionnaire Archéologique de la Loire-Inférieure, dans : Bulletin de la Société Archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure, 1883, Arrondis-sement de Saint-Nazaire, Saint-Joachim, p. 77.
- 13 J. L'HELGOUACH Préhistoire de la Bretagne, p. 159.
- 14 Docteur J.G. ROZOY Microburins et armatures microlithiques dans le Néolithique. B.S.P.F., 1971, p. 147.
- 15 Raoul DANIEL Nouvelles études sur le Tardenoisien français. B.S.P.F., 1932, p. 426.

- 16 E. OCTOBON La question tardenoisienne. B.S.P.F., 1924, p. 191.
- 17 Julia ROUSSOT-LARROQUE Les microlithes et la civilisation d'Artenac en Aquitaine. B.S.P.F., 1973, p. 211-218.
- 18 Docteur J.G. ROZOY Les derniers chasseurs. Tome 2, p. 767.
- 19 G. BELLANCOURT A la lumière de sept années de fouilles en Brière. Persistance de l'usage des microlithes en milieu chasséen. Congrès nat. des Sociétés savantes, Nantes, 1972.

